

UN COMMENCEMENT OU UNE FIN?

UNE VOIX : « Il n'y a pas de peinture plus informelle, mais seulement un résultat plus ou moins informe de l'acte de peindre. » Autrement dit : *Est-on ici plus proche du vagissement du nouveau-né que du rôle du moribond? Peinture du premier âge ou peinture de l'exténuation, de la vieillesse et de la mort?*

UNE VOIX PLUS DURE : « De même qu'il est impossible à l'artiste d'inventer des natures entièrement nouvelles, on ne peut pas peindre d'une manière tout à fait neuve. La carence de la peinture dite informelle provient de ce qu'elle ne propose que l'imitation fatale de fragments de la nature ou de l'industrie : écorces, écumes, vieux murs, trottoirs souillés, ou variations sur des documents microphoto- graphiques - quand ce n'est pas le simple agrandissement de la touche impressionniste, voire de celle du Goya le plus libre, ou de Hals, séparée du contexte; pour employer une terminologie ancienne, désuète paraît-il, mais pratique : vous enlevez *l'illustration* et vous gardez la *décoration*. D'ailleurs, tout cela tourne court. Il a suffi de la vie d'un seul - Kandinsky - pour explorer, pour épuiser toutes les possibilités de l'abstraction, dont Bonnard disait qu'elle n'était qu'un compartiment de l'art... » Vous nous accusez, pourrait répondre le peintre informel, de prendre la partie pour le tout, de nous satisfaire de peu, de cultiver l'aberration ; mais vous, figuratifs, qu'avez-vous fait de la totalité entendue comme synthèse intense, comme paraphrase monumentale de données sensibles, ayant pour but l'exaltation de l'homme élevé sur le plan d'une existence plus haute - sacralisée? Ne voyez-vous pas que la plupart d'entre vous ont transformé en morgue et en latrines ce qui fut temple ou palais? Vos ambitions figurales ne sont que parodies de parodies. Et encore n'est-ce pas trop élogieux? Les valeurs nobles étant balayées, l'ignoble même n'a plus de sens...

Ce conflit met à nu - révèle - une violente crise, conséquence, peut-être, de l'inauthenticité de l'artiste dans une civilisation industrielle. Un illustre philosophe, à Iéna, il y a plus de cent ans, avait déjà levé ce lièvre de belle taille : « L'art appartient au passé... »

En tout état de cause, les peintres prisonniers de formules rivales - sectaires ou désabusés - , depuis qu'ils prétendent connaître tous les ressorts de l'art universel et avoir aboli tous les mystères, semblent étouffés par leur conquête (même celle qu'on appelle autonomie picturale), comme ceux qui nient toute culture et proclament : « La peinture commence avec moi. »

Les uns et les autres respirent mal. Quelques-uns s'alarment : l'art serait-il en péril? Plusieurs vont même jusqu'à prévoir la fin d'une activité qui, dans des temps moins impurs, fut presque considérée comme un sacerdoce.

Ici je voudrais répondre à la question posée par mon ami André Chastel sur ce que peut signifier, pour un artiste, la « mort de l'art ». Si vraiment l'art d'aujourd'hui ne correspond plus (même de la manière la plus cachée) à aucun besoin spirituel, alors les artistes ne sont plus que des «plagiaires du néant ».

Inquiétude majeure, réponse à une question par une autre question. Toutefois, il est permis de croire, avec Baudelaire, que l'imagination demeure pour un certain temps encore la « reine des facultés ». Et si l'art enfin «sauvé » devait son rebondissement à cette « innocence seconde » dont parle Kleist, il ne pourrait qu'incliner vers une « figuration » renouvelée, enrichissant le trésor des images - le refus de l'image n'ayant rien d'innocent, à aucun degré.

André Masson